

dinaire. Un tel secours n'ajouterait rien à notre conviction ; il en diminuerait le mérite et exciterait peut-être en nous la vaine enflure de l'orgueil. Préférons demeurer dans l'humilité et la simplicité de notre soumission à la parole divine, dont l'autorité égale et surpasse celle des plus grands miracles.

H. B.

(*Ex historia Wicleffiana*, Ch. XVIII.)

### Le missionnaire et le païen japonais.

M<sup>R</sup> CLAUDIUS Ferrand, missionnaire au Japon, raconte ceci :  
Dans un train, je récitais mon bréviaire et j'avais sous les yeux une belle image de Notre-Dame des Victoires. Mon voisin de gauche, qui la regardait depuis un bon moment, me dit tout à coup :

— Ça, c'est sans doute votre femme ?

— Non, monsieur, lui répondis-je, c'est ma mère.

— Ah !... Et ce joli petit enfant qu'elle tient dans ses bras c'est votre frère cadet ?

— Non pas, monsieur, c'est mon frère aîné.

Vous voyez d'ici la figure qu'il dut faire. Il resta un moment silencieux, comme pour essayer de comprendre l'énigme. Puis, comme s'il avait deviné :

— Alors, c'est sa photographie de l'époque où il était petit ?

— Oui, monsieur.

— Et quel âge a-t-il maintenant ?

— Il y a dix-huit siècles qu'il est mort !

Pour le coup, mon pauvre voisin crut que je me moquais de lui, il se prit à rire, et moi aussi.

— Comment trouvez-vous ma mère ?

— Elle est superbe !

— Oui, monsieur, ajoutai-je, il n'y a jamais eu sur la terre de femme plus belle, plus pure et plus sainte. Et cette femme tout le monde la connaît et la vénère ; c'est la Reine de la terre et du ciel : on l'appelle Marie.

Et alors, à mon homme de plus en plus ébahi, j'expliquai de mon mieux le mystère du Christ et de sa Mère. Il m'écoutait en silence et avec attention. Malheureusement, il fallut bientôt nous quitter ; le train venait d'entrer en gare.